que de Dieu le Père, celle de Satan ? Certes, Balzac ne l'a point voulu ainsi, et s'il donne ses sympathies aux grands révoltés de son univers romanesque, il ne va pas jusqu'à les accorder à l'Ange de la Révolte. On l'imagine malaisément écrivant les baudelairiennes *Litanies de Satan*. On l'imagine fort bien, au contraire, on le surprend en train de s'interroger sur son entreprise et d'en entrevoir le caractère maudit. Refaire le monde de Dieu, créer après lui une humanité rivale de la sienne, faire vivre ces enfants de l'imagination que sont les personnages, n'est-ce pas imiter le Créateur dans son œuvre, mais l'imiter non au sens de l'imitation mystique et dévote, l'imiter dangereusement, comme fait nul autre que Satan, le « singe de Dieu » ? Si l'épouvante poursuivit Balzac dans les nuits qu'il passait à « arracher des mots au silence », ne faut-il penser que c'était cette épouvante-là, celle de qui a mis le feu sous le chaudron de l'apprenti-sorcier et mélangé dans la cornue les ingrédients dont se composera l'*homunculus* faustien ? On songe à l'angoisse d'Achim d'Arnim, passant ses journées « dans la solitude de la poésie » et s'attachant à l'histoire du *golem*, créature retournée contre l'homme qui eut la témérité de lui donner vie.

Il n'y a plus ici de « fin de Satan », il n'y a plus que la défaite de Vautrin-Balzac ; l'épuisement de l'énergie demeure la loi irrévocable, mais c'est le romancier qui épuise ses forces et mourra d'avoir jeté dans son œuvre toute sa substance vive. Ruiné pour avoir eu l'ambition de la connaissance absolue.

Albert BÉGUIN.